

La pastorale immobile, le nomadisme réinventé

SANDRA CONTAMINA
(Université d'Angers – 3L.AM)

Résumé

Cette étude propose une analyse du lien entre nomadisme et littérature pastorale à travers quelques exemples, de l'Antiquité à la littérature espagnole du Siècle d'Or. Nous partons de l'hypothèse selon laquelle le pas du berger est un élément structurant de la construction du texte.

Mots clés : littérature pastorale ; nomadisme ; troupeau ; berger ; marche

Abstract

The present study focuses on the analysis of the link between nomadism and pastoral literature through some examples from Antiquity and Spanish Golden Age literature. Our working hypothesis is that the shepherd's walking is a structuring component of the construction of the text.

Keywords : pastoral literature ; nomadism ; flock ; shepherd ; walking

Associer la pastorale (littéraire) et le nomadisme semble à la fois évident et malaisé à justifier. Une des caractéristiques techniques du nomadisme est une propension à se déplacer « par nécessité de se procurer des moyens de subsistance »¹, précise le CNRTL. De ce point de vue, l'activité du berger, garant du bien-être de son troupeau, qu'il mène² vers des prairies ou des espaces naturels à pâturer, est une activité nomade. En revanche, si l'on rapporte le nomadisme à son antonyme qui est la sédentarité, le berger n'est pas nécessairement nomade : il peut être ce gardien sédentaire qui fait pâturer ses bêtes autour de son habitat sans s'éloigner plus d'une journée à pied. Et c'est plutôt cette dernière configuration que l'on trouve présente dans la pastorale jusqu'au XVII^e siècle en Europe. À partir du XVIII^e s'ouvrent les grands espaces — ce mouvement a en réalité commencé au XVII^e —, l'ère des utopies rurales et des

¹ « Nomadisme : Tendance à l'instabilité d'habitat et aux déplacements par nécessité de se procurer des moyens de subsistance; genre de vie du nomade. »
<URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/nomadisme>>

constructions nationales, et la pastorale évolue, développant des idéologies de plus en plus complexes, riche de toute son histoire littéraire et de ses frottements aux autres discours².

La définition de la pastorale — entendue dans sa vaste acception littéraire — n'est pas chose facile, quand bien même on la reconnaît au premier coup d'œil, dans ses allusions à des espaces champêtres où des bergers et des bergères s'occupent à converser et discourir d'amour. Elle n'est pas un genre ni même un ensemble de thèmes mais une modalité discursive, un geste poétique à finalité esthétique et politique.

L'on peut néanmoins aisément avancer deux postulats obligés :

1/ Pas de pastorale sans bergers.

2/ Pas de berger sans brebis.

C'est cette double présence qui constituera le fil conducteur de notre réflexion sur les rapports entre nomadisme et pastorale.

Nous insisterons aussi sur la nécessité de relativiser ce qui dans le récit — la geste — pastoral(e) relève de la reprise topique : un des défauts majeurs de l'analyse de la pastorale a été pendant longtemps de la considérer avant toute chose, dans un élan essentialiste, comme un discours hyper-conventionnel pétri de lieux communs. Ce qu'elle est effectivement, notamment aux périodes de la Renaissance et du Baroque où le lien aux modèles classiques grecs et latins est encore très fort. Mais elle n'est pas réductible à ces conventions et thèmes obligés et, pour voir loin, il faut garder en ligne de mire une postérité très contemporaine et américaine de la pastorale dans le western par exemple, version *gaucho* ou *cow-boy*. À cet égard, le film de Ang Lee, *Brokeback Mountain*, sorti en 2005, est remarquable : on a dit de ce film qu'il renouvelait le genre du western. Pendant l'été 1963, Jack et Ennis sont engagés pour garder un troupeau de brebis à Brokeback Mountain dans la nature sauvage du Wyoming. En mettant en scène deux cow-boys amoureux dans ce lieu fictif qu'est *Brokeback Mountain*, Ang Lee propose une réécriture de la pastorale avec tous ses schémas sentimentaux — l'amour contrarié, les unions et querelles amoureuses, la mort de l'un des deux amants —, une réécriture de son espace amène et de son chant amébé.

² L'on pourra se rapporter à l'ouvrage de Jean-Louis HAQUETTE, *Échos d'Arcadie, Les transformations de la tradition littéraire pastorale des Lumières au romantisme*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2009. Et plus spécifiquement au chapitre intitulé « Arcadies recréées », p. 215-279.

I - Aux origines : pastoralisme et pastorale

La pastorale est portée par plusieurs mythologies classiques connues comme l'Âge d'or et l'Arcadie. Les modèles sont grecs et latins. Hésiode, d'abord, qui inclut dans *les Travaux et les Jours* le mythe des cinq âges de l'humanité, revu par Ovide dans les *Métamorphoses* qui les réduit à quatre âges successifs : l'or, l'argent, le bronze et le fer. L'âge d'or est pour l'humanité celui des dons de la nature et d'une vie simple et innocente réglée sur elle. Exempt de violence et d'injustice, l'âge d'or n'appelle pas les actes héroïques. Quant à l'Arcadie, la première référence fondatrice, toponymique et poétique, revient à Virgile dans ses *Bucoliques* (précisément dans la quatrième et la dixième églogues) : celui-ci donne ainsi un nom à un lieu pour lequel Théocrite avait déjà dessiné les décors et l'action dans ses *Idylles*. L'Arcadie virgilienne est une terre rêvée, dédiée à la nature et habitée par le chant, que le poète Gallus dans la dixième *Bucolique* décide d'abandonner, non sans tristesse, pour suivre Lycoris :

Je me dépends déjà de ces Hamadryades
Et des vers... Ô Forêts, laissez-moi revenir !
Nos peines sur ce dieu cruel ne peuvent rien³.

Il n'est pas inutile de donner ces précisions pour souligner que l'Arcadie — cette terre idéale amène à l'excès — n'a jamais été innocente, n'a jamais été une simple reproduction kitch de société pastorale régie par des principes de vie commune béate ; dès le début, la nostalgie est là, et la portée politique présente déjà dans la IV^e Églogue qui annonce l'avènement de l'empereur Auguste⁴.

En 1504, en Italie, Jacobo Sannazaro en fait le titre d'une œuvre qui sera traduite et publiée dans toute l'Europe : *Arcadia*, faite de prose et d'églogues, inspirera autant Ronsard que Garcilaso. L'Arcadie, terre idyllique que Théocrite situait en Sicile — sa terre natale —, et Virgile près de Mantoue — sa ville d'origine —, Sannazaro en fait une utopie — un peu avant l'heure, puisque Thomas More publiera la sienne en 1516. Voici pour les fondations, à l'origine d'un *continuum* poétique plus que d'une tradition. « Pour toujours, le berger de la première bucolique de Virgile reprend son dialogue avec Tityre, sous l'ombre d'un hêtre », selon les termes de Laurence Giavarini⁵.

L'aspiration à une vie en harmonie avec une nature généreuse pourrait rapprocher pastorale et paradis chrétien. Et de fait la Renaissance a entrepris de christianiser l'âge d'or, d'évangéliser

³ Paul VALÉRY, « Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile », *Oeuvres*, Gallimard, 1957, p. 281.

⁴ Il est vrai que Virgile donnera pleinement sa portée politique à l'Arcadie plus tard dans les *Géorgiques*.

⁵ Laurence GIAVARINI, *La distance pastorale. Usages politiques de la représentation des bergers (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Vrin, 2010, p. 7.

l'Arcadie ; Sannazaro s'y est essayé, notamment, dans des œuvres à caractère religieux ; Lope aussi en transformant *a lo divino* son projet pastoral, de *La Arcadia* en 1598, aux *Pastores de Belén* en 1612⁶. Le christianisme y développe ainsi son imagerie pastorale nourrie de la Nativité et de l'adoration des bergers (Lope interprétant même la IV^e Églogue de Virgile dans une perspective messianique) et de la figure allégorique du Bon Pasteur.

Il faut en revanche souligner ici que la figure du berger apparaît dans la Genèse dans un contexte tragique, en rien idyllique. Dans le sillage du péché originel, et pour prolonger la chute de l'humanité, les deux frères Caïn et Abel s'opposent, le laboureur et le berger, pour obtenir la reconnaissance de Dieu. Il est dit dans la Genèse, chapitre 4 versets 2-5 :

Dans la suite, Ève mit au monde Abel, frère de Caïn. Abel devint berger, et Caïn cultivait la terre. Au temps fixé, Caïn présenta des produits de la terre en offrande au Seigneur. De son côté, Abel présenta les premiers-nés de son troupeau, en offrant les morceaux les meilleurs. Le Seigneur tourna son regard vers Abel et son offrande, mais vers Caïn et son offrande, il ne le tourna pas. Caïn en fut très irrité et montra un visage abattu⁷.

Abel est le premier berger, Caïn le premier meurtrier de l'humanité. La pastorale n'intègre rien de ce récit biblique, qui entre en contradiction fondamentale avec l'idéologie de l'âge d'or. La violence et la mort ne seront pourtant pas inconnues des bergers de la pastorale, parfois en proie à des passions très violentes au point de se suicider ; mais ce ne sont pas là des emprunts bibliques, plutôt la marque d'une vision distanciée, pessimiste ou ironique, de la part des auteurs au moment de ré-inventer l'idéalisme de la pastorale. Notons, pour en terminer avec le mythe biblique, un autre détail qui l'éloigne encore de la pastorale : le châtiment infligé à Caïn est l'exil et l'errance, une punition qui se répétera lors de l'épisode de la tour de Babel, qui s'achève avec la confusion des langues et la dispersion de l'humanité sur toute la face de la terre. L'anthropologie a vu dans le conflit entre Abel et Caïn l'expression d'un profond changement du mode de vie des sociétés humaines du néolithique entre 10 000 et 5 000 ans av. J.-C. Sa résolution, par la disparition brutale d'Abel, signifierait une prédominance de la sédentarité sur le nomadisme. En réalité, la Bible ne dit pas grand-chose de l'activité d'Abel, qui est désigné dans les traductions françaises comme *berger* ou *pasteur*. Les appellations interprétatives de berger, éleveur nomade, éleveur-berger nomade... rendent compte par elles-mêmes des réalités

⁶ José MONTERO REGUERA, « Prosas de Lope » [on-line], *Lectura y signo*, n°3 (2008), p. 195-235 [disponible le 29/09/2018].

<URL : http://buleria.unileon.es/xmlui/bitstream/handle/10612/3154/P%c3%a1ginas%20desdeLECTURA%20Y%20SIGNO_3-1-%20%20195-235.pdf?sequence=1>

⁷ Le texte proposé ici est celui de la traduction de la Bible liturgique officielle française, éditée depuis novembre 2013 par les Éditions Mame et mis en ligne sur le site de l'Association épiscopale liturgique francophone.

<URL : <https://www.aelf.org/bible>>

bien différentes de la garde de troupeaux qu'elles recouvrent. Et je vais m'y intéresser maintenant pour déterminer l'espace de la pastorale.

II - Pour un désancrage topique et archétypique de la pastorale

Je crois — et c'est l'hypothèse que je soumets ici — que l'activité pastorale s'est imposée comme fondatrice dans la construction du discours de la pastorale. Autrement dit, ce dernier a intégré les nécessités vitales du troupeau et le pas du berger comme des traits primordiaux, des fondements originels. Les références à la conduite des bêtes ne sont pas là pour simplement renvoyer à une rusticité, rendre compte d'un folklore rural, ou dessiner l'univers pastoral dans un souci d'ancrage référentiel : elles rappellent ce qui conditionne l'existence de la pastorale.

Rappelons que l'histoire littéraire a souvent abordé la pastorale sous un angle généalogique, considérant à l'intérieur de sa catégorie générique son aptitude à faire jouer la variation par rapport à des modèles, y cherchant notamment une permanence dans la reprise de motifs topiques. Parce qu'elle se caractérise formellement par une écriture extrêmement conventionnelle et pétrie de *topoi*, la première démarche de l'herméneute qui s'attelle à son analyse est de l'approcher comme un travail de réécriture littéraire. Ce faisant, se dégage inmanquablement un double processus de déréalisation, car s'ajoute à la visée idéalisante de la pastorale l'auto-référentialité due au travail d'un héritage littéraire.

La qualité métapoétique de la pastorale n'est pas moderne, elle n'est pas une conséquence historique qui se donne avec *l'imitatio* de la Renaissance, mais apparaît dès Virgile, qui termine ainsi la X^e Bucolique (vers 75-77) :

Debout ! ... Chanter à l'ombre est chose assez malsaine
Et du genévrier, l'ombre est funeste aux fruits.
Rentrez, voici Vesper, rentrez chèvres repues⁸.

Au moment de conclure le recueil, la voix poétique se fait ainsi entendre à nouveau pour tirer le rideau sur la scène de ces plaintes de bergers. Mais il ne s'agit pas uniquement de rentrer à la bergerie parce que le soir tombe ; l'allusion à « l'ombre nuisible [pour] ceux qui chantent » est aussi, au terme de l'œuvre, une invitation pleine de désillusion à abandonner cette poésie⁹. Le *desengaño* est inhérent à la pastorale.

⁸ Paul VALÉRY, *op. cit.*, p. 281.

⁹ Pour une analyse de cette *Bucolique*, voir Philippe HEUZÉ, « Quand s'éloigne l'Arcadie. Remarques sur la *Dixième Bucolique* » [on-line], *Vita Latina*, n°174 (2006), p. 64-70, [disponible le 29/09/2018].
<URL : www.persee.fr/doc/vita_0042-7306_2006_num_174_1_1206>

Parallèlement à l'approche littéraire s'est développée une lecture politique et historicisée de la pastorale. Les travaux de Norbert Elias ont certainement été décisifs pour envisager la pastorale comme un produit de son temps : dans *La société de Cour*, publiée en Allemagne en 1969 (traduit en français en 1974, en espagnol en 1975), la pastorale est présentée comme une échappatoire pour sortir par l'imaginaire des contraintes tyranniques qui pèsent sur la Cour sous l'Ancien Régime, par le biais de l'idéalisation de la vie simple et champêtre. Il n'y aurait pas un goût littéraire préalable pour la pastorale, goût qui se trouverait contraint ou contrecarré par un contexte sociopolitique, mais une situation idéologique favorable au développement de la pastorale. C'est ce que développe également Laurence Giavarini dans *La distance pastorale*, pour qui « la pastorale s'inscrit dans l'affirmation du retrait, de la distance, de cette coupure entre les lettres et le monde que Pétrarque a décrite comme fondatrice de *l'otium* »¹⁰ et qui postule que les écrits pastoraux, portés par la tradition et ses valeurs intemporelles, n'en « interviennent [pas moins] dans des ruptures historiques »¹¹. En France, le *boom* de la pastorale au XVII^e siècle est lié au contexte des guerres de Religion et de pacification. En Espagne, le grand moment de la pastorale est la seconde moitié du XVI^e siècle, sous le règne de Philippe II ; les œuvres majeures sont celles de Montemayor et de Cervantès qui publient respectivement *La Diana* en 1559 et *La Galatea* en 1585.

Après avoir rappelé le fonctionnement de ces deux types de lecture — auto-référentielle d'un côté, historicisée de l'autre — j'en reviens à l'espace pastoral tel qu'il se dessine par les allusions à l'activité du berger. Il suffit d'une recherche lexicale dans *La Galatea* et *La Diana* sur les termes « *ovejas* », « *ganado* », « *manada* », « *rebaño* » pour se rendre compte à quel point cet espace est délimité par le pas du berger et de son troupeau. Dans *La Galatea*, après un *incipit* marqué par quelques plaintes amoureuses, les bergers Elicio, Erastro et Lisandro s'apprêtent à se mettre en marche derrière le troupeau lorsqu'apparaît Galatea, annoncée par sa flûte, derrière ses brebis :

Pero ya que la blanca Aurora dejaba el lecho del celoso marido y comenzaba a dar muestras del venidero día, levantándose Erastro, comenzó a poner en orden el ganado de Elicio y suyo, para sacarle al pasto acostumbrado. Elicio convidó a Lisandro a que con él se viniese, y así, viniendo los tres pastores con el manso rebaño de sus ovejas por una cañada abajo, al subir de una ladera oyeron el sonido de una suave zampoña, que luego por Elicio y Erastro fue conocido que era Galatea quien la sonaba. Y no tardó mucho que por la cumbre de la cuesta se comenzaron a descubrir algunas ovejas, y luego tras ellas Galatea, cuya hermosura era tanta que sería mejor dejarla en su punto, pues faltan palabras para encarecerla. Venía vestida a la serrana, con los luengos cabellos sueltos al viento, de quien el mesmo sol parecía tener envidia, porque, hiriéndoles con

¹⁰ Laurence GIAVARINI, *op. cit.*, p. 7.

¹¹ *Ibid.* p. 12.

sus rayos, procuraba quitarles la luz si pudiera, mas la que la salía de la vislumbre dellos, otro nuevo sol semejaba¹².

S'ensuit un dialogue où Galatea doit justifier son premier mouvement pour s'éloigner et éviter de mélanger ses brebis à celles des trois bergers, car elle s'est laissé entraîner par ses bêtes habituées à ce chemin, alors que son amie Florisa l'attend ailleurs, près du ruisseau « *de las Palmas* ».

Plus loin, toujours dans le premier Livre, c'est la bergère Teolinda qui explique en quoi consiste « *el pastoral oficio* ». La bergère est gouvernée par le bien-être de ses bêtes qu'elle doit nourrir et abreuver afin de faire prospérer son troupeau :

ninguna cosa me daba más gusto que ver multiplicar y crecer mi ganado, sin tener cuenta con más que con procurarle los más fructíferos y abundosos pastos, claras y frescas aguas que hallar pudiese. No tenía ni podía tener más cuidados que los que podían nacer del pastoral oficio en que me ocupaba¹³.

Le texte le rappelle à diverses reprises, les déplacements des bergers sont commandés par la conduite du troupeau (« *con la ocasión de ir a apacentar...* » ; « *no pudo Galatea responder a Erastro porque andaba guiando su ganado...* » ; « *sabiendo ella ... que Artidoro estaba en una montaña, no lejos de alli con su ganado...* » ; « *después de haber dejado en segura parte su rebaño ...* »). Encore une fois, il ne s'agit pas de convoquer la compagnie des bêtes comme un accessoire inhérent à la figure du berger ou de la bergère au moment de le (ou de la) représenter mais bien de rappeler que c'est l'activité pastorale qui crée l'espace littéraire et qui est à l'origine de l'action romanesque. L'espace pastoral est restreint, limité par le déplacement des brebis ou des chèvres ; on le parcourt à pied dans le laps d'une journée, et les mouvements et stations sont imposés par le rythme des bêtes. Daniel Ménager relève en outre chez les bergers de Sannazaro « un penchant pour la lenteur » et souligne que « le début de la marche compte plus que le moment où elle se termine »¹⁴.

La journée du berger, et de la bergère, s'occupe donc à conduire les bêtes jusqu'à des terres à pâturer. Alors le troupeau cesse de marcher, et se disperse tranquillement pour manger. Plus tard, au plus fort de la chaleur, une fois repues, les bêtes chômeront. Ces moments sont ceux qui immobilisent le pas, obligent berger ou bergère à s'asseoir, à méditer, à converser. Revenons au tout début de *La Galatea*, au moment où Erastro et Elicio arrivent dans un lieu qui présente, sans grande surprise, toutes les caractéristiques du *locus amoenus*. Le texte dit ainsi :

¹² Miguel de CERVANTES, *Obras completas*, tome I, Madrid, Aguilar, 1990, p. 753.

¹³ *Ibid.*, p. 756-757.

¹⁴ Daniel MÉNAGER, *L'Aventure pastorale*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p. 52-53.

Luego los dos se sentaron sobre la menuda yerba, dejando andar a sus anchuras el ganado despuntando con los rumiadores dientes las tiernas yerbezuelas del herboso llano¹⁵.

Cette phrase, saturée de références lexicales à l'herbe, invite à lire le *locus amoenus* ni plus ni moins comme un lieu à paître — de l'herbe à brouter. Retournement ironique de la part de Cervantès qui réactiverait le sens le plus prosaïque du *topos* dans une volonté d'en rabaisser la portée idéale ? Pas dans *La Galatea*, car cela ne correspond pas au projet du texte. Je veux y voir plutôt une distance par rapport à l'auto-référentialité de la pastorale dont l'intemporalité est appréciée par Cervantès dans une pratique contemporaine du pastoralisme. Que l'on considère, comme dernier exemple pour étayer cette proposition, cet autre extrait déjà cité de *La Galatea* où Teolinda, au moment de décrire son activité de bergère, use d'une expression à caractère juridique : « *las dehesas concejiles* » désignent ce qu'on appelle en français les communaux, c'est-à-dire des biens appartenant en commun aux habitants d'une commune. Si elle est une bergère intemporelle, Teolinda l'est à double titre : parce qu'elle s'inscrit dans une tradition littéraire, et parce que celle-ci tire son origine d'une pratique pastorale actuelle et ancestrale que Cervantès reconnaît.

Toujours dans le Livre VI, le *locus amoenus* désigné littéralement comme « *este agradable sitio* » se transforme en lieu mémoriel de la pastorale, où brebis et agneaux deviennent les gardiens des restes des bergers les plus renommés.

Con el agua desta maravillosa fuente se humedecen y sustentan las frescas yerbas de la deleitosa plaza; y lo que más hace a este agradable sitio digno de estimación y reverencia es ser privilegiado de las golosas bocas de los simples corderuelos y mansas ovejas, y de otra cualquier suerte de ganado: que sólo sirve de guardador y tesorero de los honrados huesos de algunos famosos pastores que, por general decreto de todos los que quedan vivos en el contorno de aquellas riberas, se determina y ordena ser digno y merescedor de tener sepultura en este famoso valle¹⁶.

Il est remarquable que le texte fasse coexister dans ce lieu amène sur le mode sérieux « *las golosas bocas* » et « *los honrados huesos de algunos famosos pastores* » comme si tout n'était qu'évidence au moment de transmettre une mémoire — au moment où se construit une tradition.

Leurs troupeaux immobilisés, installés dans un paysage amène, les bergers s'adonnent à *l'otium* : désœuvrés, ils sont désormais disponibles pour écouter et raconter. Et ce faisant leurs stations peuvent même devenir, au moyen d'une « réflexion libre et dialogique » des « haltes

¹⁵ Miguel de CERVANTES, *Ibid*, p. 741.

¹⁶ *Ibid*, p. 886.

métaphysiques » selon les expressions de Daniel Ménager¹⁷. La pastorale, cela a été maintes fois répété, aménage « des espaces de parole, de dialogue, d'échange ; [la rencontre] fait advenir la parole comme événement »¹⁸.

Enfin, le berger revient invariablement à sa cabane ou sa chaumière pour mettre ses bêtes à l'abri pendant la nuit. Ce pastoralisme n'est pas à proprement parler nomade, mais le roman pastoral a développé cet aspect en se donnant d'autres perspectives.

III - La réintégration de l'errance et du voyage dans la pastorale

Dans son essai *L'Aventure pastorale*, Daniel Ménager observe une conversion du roman pastoral aux XVI^e-XVII^e siècles dans les aires espagnoles, italiennes et françaises, « roman pastoral [qui] veut se distinguer de l'églogue immobile »¹⁹. Ce sont donc les étrangers, les pèlerins, souvent urbains, attirés par le rêve arcadien, qui vont s'inviter dans les lieux amènes habités par les bergers et les bergères, y apporter leurs histoires sentimentales et prolonger ainsi cet art dialogique entamé avec Théocrite. Le genre même du roman repousse les limites qu'avait imposées l'allure du troupeau. De façon symptomatique, même le *locus amoenus*, ce condensé de présupposés pastoraux, n'est plus tout à fait nécessaire à l'émergence des récits. Daniel Ménager nous le rappelle, dans *La Galatea* Silère, débarrassé de ses troupeaux « finit son récit à la nuit en cheminant tranquillement vers le village »²⁰.

À la fin du XVIII^e siècle, en 1795, Pedro Montengón publie le roman pastoral *El Mirtilo o los pastores transhumantes* à un moment où on n'en écrit plus en Espagne ; il recourt à la transhumance dont le parcours et le rythme structurent l'œuvre, en alliant les figures du pèlerin et du berger, et en intégrant les déclamations et duels poétiques pendant les pauses quotidiennes²¹. Dans le contexte de cette évolution — de cette nomadisation — le *locus amoenus* est appelé à remplir, outre les fonctions diégétiques et symboliques liées à la parole et à la poésie, des fonctions plus techniques, liées à la nature linéaire et itinérante du discours pastoral : Miguel Ángel Márquez montre ainsi dans un article sur les *loca amoena* dans le *Quichotte* que ces lieux topiques œuvrent comme connecteurs, permettant à la fois des

¹⁷ Daniel MENAGER, *op. cit.*, p. 259 et p. 26.

¹⁸ Françoise LAVOCAT, « Rencontres en Arcadie. Le topos de la parole surprise », Jean-Pierre DUBOST (éd.), *Topographie de la rencontre dans le roman européen*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, coll. « Littératures », 2008, p. 311. Cité par Daniel Ménager, p. 79.

¹⁹ Daniel MENAGER, *op. cit.*, p. 12.

²⁰ *Ibid.*, p. 193.

²¹ Voir l'analyse de Marc MARTI, « L'espace pastoral à l'épreuve de l'Histoire, étude narratologique du roman de Pedro Montengón *El Mirtilo o los pastores trashumantes* », *Cahiers de Narratologie*, n° 7 (1996), p. 49-62.

transitions entre les épisodes pastoraux et les autres, et assurant la cohérence du récit²². Comme le dit Eglal Henein, « Curtius s'intéresse au *locus amoenus* sans s'occuper du moyen d'y parvenir »²³. C'est qu'il s'y intéresse comme lieu poétique, du point de vue de ce qui relève de sa nature ontologique. Sa relation intime au discours amoureux et à la pratique poétique l'a sans doute trop associé à l'idée de statisme. De fait, le déroulé narratif a toujours apporté avec le *locus amoenus* des effets d'annonce, d'attente, de frustration parfois²⁴. Force est de le considérer aussi comme une étape décisive dans un voyage, une pause dans un cheminement. En ouvrant ses horizons narratifs, en invitant des personnages étrangers à son univers (des étrangers en quête d'un modèle de vie simple et moral), en faisant naître des rêves héroïques chez ses habitants rustiques, voilà comment la pastorale en vient à incorporer l'itinérance. Il faut dire que la résidence des bergers est un lieu idyllique et mélancolique — une hétérotopie — mais « pas du tout un jardin clos »²⁵.

Je voudrais en conclusion insister sur un point. Ce n'est jamais le mode de vie du berger qu'on imite mais plutôt son expérience vitale que l'on reproduit. Je n'adopte pas en disant cela une posture naturaliste mais bien foncièrement poétique, en conditionnant la pastorale au temps métronomique du berger et de son troupeau. L'effacement — mais pas la disparition — de la figure du berger dans la littérature suit le progrès des techniques agricoles et accompagne dans l'histoire l'évolution des idéologies ; ce faisant, cet effacement suscite un réaménagement des présupposés de la pastorale et l'exploration de deux voies qui la renouvellent complètement : d'une part le goût pour les grands espaces et la nature sauvage appelle un autre type de communion que l'harmonie avec la nature champêtre — cette voie est celle de l'anti-pastorale ; d'autre part, la conscience de l'action néfaste de l'homme sur la nature a fait naître une littérature à préoccupation environnementale propre à la post-pastorale, qui prolonge à sa façon la nostalgie, le désir d'harmonie, le rêve de simplicité... Dans ce panorama qui s'abstient de voir la pastorale comme un phénomène borné dans l'histoire et enfermé dans des territoires, le nomadisme originel, celui d'Abel, pourrait être une pelote à dévider pour interroger la construction et la fonction du *lieu* de la pastorale, lieu qui est *topos*, espace, territoire, pays.

²² Miguel Ángel MÁRQUEZ, « *Loca amoena* en el *Quijote*. El arte de la transición en los episodios pastorales », *Anales cervantinos* vol. 48 (2016), p. 159-182.

²³ Eglal HENEIN, *op. cit.*, p. 340.

²⁴ On le constate de tous temps, par exemple dans *El Cantar de Mio Cid* dans l'épisode du viol des filles du Cid par les Infants de Carrion, dans *El Libro de Buen Amor* dans l'épisode des *serranas* au moyen de la variante *horribilis* du *locus*.

²⁵ Eglal HENEIN, « Le voyage dans le roman pastoral », *Cahiers de l'AIEF*, n° 56 (2004), (p. 337-357), p. 357.